



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 17 (2003)
ProstituésEs

Frank MINTZ

Margareth RAGO, *Os Prazeres da noite (Les plaisirs de la nuit), prostituição e códigos da sexualidade feminina em São Paulo 1890-1930*, São Paulo, Paz e Terra, 1991, 322 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Frank MINTZ, « Margareth RAGO, *Os Prazeres da noite (Les plaisirs de la nuit), prostituição e códigos da sexualidade feminina em São Paulo 1890-1930*, São Paulo, Paz e Terra, 1991, 322 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 10 juin 2003. URL : <http://clio.revues.org/index593.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index593.html>

Document généré automatiquement le 02 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Frank MINTZ

Margareth RAGO, *Os Prazeres da noite (Les plaisirs de la nuit), prostituição e códigos da sexualidade feminina em São Paulo 1890-1930*, São Paulo, Paz e Terra, 1991, 322 p.

Pagination de l'édition papier : p. 267-270

Il s'agit d'une étude à partir de multiples sources : opinions d'hommes politiques et des premières féministes brésiliennes, archives de polices, rapports de médecins, œuvres littéraires, interview d'une personne proche du milieu (vieille couturière d'origine française). Pour s'orienter dans ces multiples sources, il faut un profond sens critique, qui ne manque pas à l'auteur.

À la fin du XIXe siècle le statut de la femme brésilienne (de la maîtresse de maison aux salariées) à São Paulo, c'est-à-dire dans l'espace urbain, est bien établi. Elle est respectée en tant que sexe faible, dans des professions adéquates à cette définition. La femme au foyer est également admise, mais seule, « l'ex-esclave noire ne peut plus diviser explicitement une part des attentions et de l'affection de l'époux » (p. 51), comme c'était souvent le cas dans les grandes propriétés terriennes. Ce respect est en fait de la condescendance. L'image de l'oisiveté et de la passivité généralisée des femmes des différentes classes sociales, d'âges et d'ethnies, n'est pas remise en question durant toute la fin du siècle, et perdure même jusqu'aux années 1920, lorsque l'idéal de la « nouvelle femme » se diffuse : mince, souple et moderne.

La prostitution n'était abordée dans les revues féministes (« bourgeoises » dit l'auteure) que comme une menace pour la morale féminine. « À aucun moment, ce sujet n'a été clairement discuté. La prostitution n'était pas encore perçue comme un problème féminin, alors que dans la presse anarchiste brésilienne, c'était un thème considéré comme relevant du social par les militants des deux sexes » (p. 72). Pour les revues féministes « Il faut noter, du reste, que même la participation publique de la femme était vue comme une extension de ses activités administratives domestiques, dans le cadre d'une opération conceptuelle qui éliminait toute barrière entre plans traditionnellement opposés » (p. 75). Cette opposition entre l'image de la femme au foyer versus la femme au travail était dépassée par la mission de la femme, au service de la famille, et donc au service de la patrie. D'où cette réflexion de Margareth Rago : « On est frappé par un si grand souci de montrer aux femmes que c'est d'elles que dépendraient le futur de leur famille, l'évolution de leur mariage, le bonheur de leurs enfants et que c'est elles qui devraient s'efforcer de conquérir leur mari, veiller à bon ordre du foyer, deviser au moment opportun pour lui, bien évidemment. Je n'ai pas trouvé tout au long de ma recherche d'article tendant à montrer de telles obligations pour l'homme ». Margareth Rago évoque un féminisme passif qui ignorait les revendications des suffragettes et les manifestations de rues (p. 79). Cependant la condition féminine subissait la pression de la mode copiée sur celle de l'Europe, l'influence du début du cinéma, et même des films érotiques étrangers, puis brésiliens au point que : « L'attention de l'historien est frappée par l'énorme changement de la sensibilité de toute une époque. Finalement, depuis quelques décennies on acceptait, même avec difficulté et non sans tensions, la cohabitation d'esclaves-concubines à côté des épouses des propriétaires fonciers. Les enfants illégitimes devenaient les nouveaux esclaves de leurs demi-frères, comme le critiquait voyageur français Expilly, en 1862. Environ dix ans plus tard, les prostituées étaient perçues de façon beaucoup plus négative et stigmatisées en tant

que menace de désintégration de l'ordre familial et de contamination du groupe social. Les prostituées étrangères accédaient au premier rang au détriment des brésiliennes, blanches ou noires, dans les discours officiels, les mémoires, ou comme personnages centraux des romans de l'époque. La prostitution, stimulée par le marché de la consommation en expansion et elle-même transformée en une industrie hautement lucrative, correspondait à la figure de la prostituée "française", objet à la fois de peur et de fascination dans l'imaginaire social. Femme expérimentée et mystérieuse devant laquelle même les hommes les plus riches et les plus experts devenaient des provinciaux, elle était rendue responsable de tous les nouveaux vices qui se répandaient avec l'augmentation de la vie de bohème en ville. Les prostituées, de leur côté, faisaient partie de ce vaste processus de modernisation, c'est-à-dire de codification des conduites selon les normes européennes. Imitant leurs collègues d'Europe, elles exhibaient des vêtements élégants et décolletés, elles se maquillaient excessivement pour le goût de l'époque... » (p. 98)

Les premières réglementations apparurent, conjuguant la surveillance, la limitation, ou la répression. Dans les deux cas, la prostitution de luxe était presque toujours mise à part, parce que faisant partie du domaine des grands responsables de la vie politique et financière, tout en étant la cible des critiques des représentants des bonnes mœurs. Ces derniers conservaient une vision très traditionnelle, l'auteure cite un éminent juriste Viveiros de Castro expliquant dans un livre au titre significatif « Délits contre l'honneur de la femme » (Rio de Janeiro, 1898) qu'en cas de violence d'un mari pour « la copulation naturelle, quelle qu'ait été la résistance de la femme, quels qu'aient été les moyens employés par le mari pour vaincre cette résistance, la plainte ne peut être acceptée en jugement. Il n'y a pas eu de crime, mais bien l'exercice d'un droit » (p. 147).

« Les prostituées sont devenues des professionnelles au fur et à mesure de la croissance urbaine et industrielle, et devenaient un marché du travail disputé. Les nouveautés introduites avec la modernisation technologique étaient avidement consommées par une société dans laquelle le poids de la culture européenne, et en particulier française, était considérable » (p. 124). Un exemple littéraire est donné par l'auteure : c'est un roman d'un écrivain secondaire, Hilário Tácito (ingénieur de profession à São Paulo), publié en 1920 sous le titre de « Madame Pommery » du nom de la tenancière du bordel de luxe « Au Paradis Retrouvé ». L'exotisme, les fêtes, la drogue, la « femme fatale » sont évoqués dans plusieurs œuvres littéraires, la femme et la prostituée apparaissant comme ange ou serpent. Margareth Rago aborde aussi la prostitution ordinaire où « la rotation beaucoup plus accélérée des corps impliquait des rencontres sexuelles plus rapides et plus directes » (p. 230). Les prostituées étaient soumises, dans tous les sens du terme, aux pressions de la police, des proxénètes, de la concurrence, des maladies, ce qui empêchait qu'elles s'unissent pour se défendre.

L'Argentine et le Brésil, pays d'immigration à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, furent la scène d'un important trafic de femmes, françaises, espagnoles, italiennes, portugaises polonaises et russes. Le témoignage publié par Albert Londres, « Le chemin de Buenos Aires », en 1927, éclaire indirectement la prostitution au Brésil. Margareth Rago rappelle le sérieux des enquêtes d'Albert Londres et son entêtement pour entrer dans les milieux les plus divers, et, dans le cas présent, dans celui de la mafia française de traite des blanches (comme on disait à l'époque) pour l'Amérique du Sud. Il était du reste mandaté par la Société des Nations. Albert Londres a montré comment les « maquerauds » poursuivis par la justice argentine se réfugiaient au Brésil, où ils possédaient des réseaux de magasins, servant de société écrans pour engager du personnel féminin. Il distinguait le réseau des proxénètes français - la prostitution de luxe - de celui des « Polaks », recrutant dans « les villages pauvres d'Europe Orientale, les mesures israéliennes de Pologne » (p. 265).

Margareth Rago étudie avec minutie "la composante sadomasochiste" des rapports entre le proxénète et la prostituée, ces rapports psychologiques complexes dans la cadre du judaïsme (où proxénète et prostituée sont bannis) en abordant une prétendue société de bienfaisance

religieuse, pour les prostituées juives, la « Zwi Migdal » en Argentine et au Brésil (avec une maison de retraite à São Paulo). Ayant son siège à Buenos Aires depuis 1904 et la couverture légale d'une société israélite d'entraide dite Varsovie, elle a participé à « l'importation » de nombreuses prostituées juives par leurs coreligionnaires en Argentine et au Brésil. Envoyant des rabatteurs dans les villages pauvres et les plus touchés par les pogroms, ils proposaient des mariages en Amérique aux jeunes filles pauvres. Comme parallèlement l'émigration juive dans l'État de São Paulo était importante, la communauté juive désirait se démarquer de ces Juifs indésirables (« temien »), aussi bien en Argentine qu'au Brésil. Ces derniers se replièrent sur eux-mêmes : « Ils fondaient des temples, des synagogues, construisant leurs cimetières, des espaces de loisir comme des casinos, des théâtres, en plus des bordels, des lupanars et des cabarets qu'ils détenaient » (p. 298). En réponse, de véritables associations de défense des femmes juives se sont créées comme la société de bienfaisance des dames israélites et la société israélite des amis des pauvres, ESZRA, dès 1916. Le souci de préserver la moralité à l'intérieur de la collectivité et celui de s'intégrer socialement imposaient une attitude soucieuse de moralité. Mais les proxénètes juifs - et non juifs - et leurs sociétés écrans avaient de nombreux appuis dans les polices argentine et brésilienne et leur pouvoir ne déclina qu'à cause d'une évolution mondiale.

Margareth Rago constate qu'actuellement la prostitution féminine a subi une profonde transformation, mais on connaît mal la disparition des groupes mafieux. « Aujourd'hui, d'autres questions sont devenues prioritaires pour les autorités, comme la prostitution masculine et le trafic international des enfants. Quant à la traite des blanches et à l'existence d'organisations mafieuses du genre de la Zwi Migdal, elles appartiennent à un passé un peu mélancolique à nos yeux éloignés de ces faits » (p. 309).

Une conclusion aussi brève à un travail aussi élaboré est sans aucun doute un clin d'œil aux multiples formes d'un même phénomène, lié à la circulation des capitaux et à l'exploitation la plus écœurante de la force de travail des êtres humains rabaissés à leur seul corps. Les livres de Margareth Rago poursuivent dans cette veine « un projet de domestication de la classe ouvrière » dénoncé dans « Do Cabaré ao Lar, a Utopia de Cidade Disciplinar Brasil 1890-1930 » Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1997 et une biographie d'une anarchiste italo-uruguayenne « Entre a história e a libertade, Luce Fabbri e o anarquismo contemporâneo » São Paulo Unesp, 2001 (dont *CLIO* a rendu compte dans son volume 15).

Pour citer cet article

Référence électronique

Frank MINTZ, « Margareth RAGO, *Os Prazeres da noite (Les plaisirs de la nuit), prostituição e códigos da sexualidade feminina em São Paulo 1890-1930*, São Paulo, Paz e Terra, 1991, 322 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 10 juin 2003. URL : <http://clio.revues.org/index593.html>
